

# **Paix mondiale**

D. Rose

© 2026 D. Rose. Tous droits réservés.

Ceci est une œuvre de fiction.

Publié à l'origine en allemand sous le titre Welfrieden (2026).

Traduit de l'allemand. Conception de la couverture : l'auteur.

# Table des matières

|                                                                                      |     |
|--------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| Chapitre 1 : Dubaï 2060 – « Commencements » . . . . .                                | 4   |
| Chapitre 2 : Genève 2061 – « La vérité » . . . . .                                   | 32  |
| Chapitre 3 : Forest City, Liuzhou (Chine) 2062 – « La<br>paix économique » . . . . . | 59  |
| Chapitre 4 : Reykjavik 2063 – « Éducation et<br>transmission » . . . . .             | 80  |
| Chapitre 5 : Le Cap 2064 – « Justice » . . . . .                                     | 95  |
| Chapitre 6 : Montevideo 2065 – « Mémoire » . . . . .                                 | 113 |
| Chapitre 7 : Rio de Janeiro 2066 – « Culture et<br>identité » . . . . .              | 136 |
| Chapitre 8 : Helsinki 2067 – « La perte » . . . . .                                  | 154 |
| Chapitre 9 : Berlin 2068 – « L'envol » . . . . .                                     | 173 |
| Chapitre 10 : Bali 2069 – « Le recommencement » . .                                  | 190 |
| Note de l'auteur . . . . .                                                           | 205 |

## **Chapitre 1 : Dubaï 2060 – « Commencements »**

« Maman, il fait encore nuit. »

« Il est sept heures et demie, Jonas. »

« Justement. »

Quelque part, dans un dossier de briefing, je suis la ministre des Affaires étrangères de la Suisse. Dans cette chambre d'enfant, à sept heures et demie d'un matin de février à Berne, je suis une femme en train de perdre une négociation contre une couette. Mon fils a huit ans. Il est couché dans son lit, raide comme une planche, et il a décidé que le lever du soleil était une question d'horaire, et que l'horaire était mal fait.

Je tente la science. « Jonas, en hiver, le soleil se lève plus tard. Tu le sais. »

De sous la couette monte la plaidoirie finale. « Alors réveille-moi en été. »

Huit ans, et déjà une argumentation d'avocat.

Au bout du couloir, sa fausse jumelle est un tout autre système météorologique. Heidi est debout, habillée, postée devant le lavabo, et elle se brosse les dents avec

la moue d'une enfant qui soupçonne qu'on a remplacé son dentifrice par de la moutarde. Aider une enfant de huit ans à se brosser les dents, ça consiste à la tenir, à brosser et à faire semblant de ne pas se faire cracher dessus. Heidi a le tempérament d'un orage et la concentration d'un écureuil, et quand elle ne fait pas sa tête de mule, c'est la personne la plus drôle que je connaisse. Entre les deux états, les transitions sont fluides et imprévisibles, comme la météo en montagne.

Et puis il y a Elsbeth. Dix ans. Habillée, lacets noués, boîte à goûter prête, de bonne humeur. Elsbeth, c'est l'enfant qui m'a convaincue, juste après sa naissance, qu'un deuxième serait une idée merveilleuse.

Personne ne vous prévient, pour les jumeaux.

Personne.

Ni les livres, ni la sage-femme, ni les femmes pleines de bonnes intentions qui n'ont pas de jumeaux mais savent exactement comment il faut faire.

Pendant que les trois se volent mutuellement les corn flakes, je reste dans l'embrasure de la porte de la cuisine et je me récite ma phrase comme un mantra : depuis bientôt dix ans, le monde est en paix.

Prenez une seconde pour y penser. Dans tous les millénaires d'avant, ce n'est jamais arrivé. Pas une fois. Pas une seule année où la paix ait vraiment régné partout sur

la Terre, sans exception : pas un coup de feu, pas un bombardement, pas un obus tombé quelque part.

Dix ans.

Et ce matin précis de la paix mondiale, je viens de le passer à négocier avec une couette.

Je m'appelle Anna Zaugg. J'ai trente ans, je suis ministre des Affaires étrangères de la Suisse et chroniquement en manque de sommeil. Pas à cause de la politique mondiale. La politique mondiale, ce serait presque romantique. À cause de Jonas, Heidi et Elsbeth, mes trois perturbateurs de paix personnels.

Le prénom d'Elsbeth, je le lui ai donné quelques minutes après sa naissance. Tout s'était passé si facilement, et à cet instant je voulais quelque chose de classique. D'intemporel. Conservateur, disent les unes. Vieillot, disent les moins polies. Mes collègues du ministère avaient toutes des suggestions : Mila, Lena, Nova. Des prénoms qui sonnent comme des publicités pour parfum. Elsbeth ne s'est jamais plainte. L'autre jour, elle est rentrée de l'école et a annoncé : « Maman, je suis la seule Elsbeth de toute l'école. Probablement de toute la ville. » Elle l'a dit avec la fierté d'une lauréate du prix Nobel. C'est là que j'ai su que j'avais vu juste.

Jonas, évidemment, c'est le rebelle de la famille. Son école, comme presque toutes les écoles du monde désormais, fonctionne selon le nouveau système : un tronc

commun identique pour tous les enfants, quel que soit leur sexe (mathématiques, sciences naturelles, sport, bricolage), plus deux options obligatoires par semestre (théâtre, danse, cuisine, travaux d'aiguille, art dramatique), qu'on peut changer chaque semestre pour que personne ne passe une année entière coincé dans la mauvaise case. C'est toute l'idée, au fond. Plus de cases. Et s'il en faut quand même, alors des cases avec les portes ouvertes.

Jonas s'est inscrit de son plein gré au foot et à la cuisine, et refuse catégoriquement ne serait-ce que d'essayer le tricot ou le théâtre. Ce qui ne dérange exactement personne. La liberté de choix, c'est le principe même du système. Simplement, Jonas choisit plus fort que les autres.

Il est l'un des rares garçons de sa classe, et parfois je me demande si c'est solitaire pour lui. Quand je lui pose la question, il répond : « Bof, les filles sont cool. La plupart, en tout cas. » Puis il sourit, et j'arrête de m'inquiéter.

Pendant une heure, environ.

En bas, dans la voiture, Gabi attend. Gabi, c'est mon assistante. Trente-cinq ans, une fille prénommée Simone, et la capacité remarquable de mener trois conversations à la fois, de tenir un agenda et d'avoir l'air, pendant ce temps, d'avoir dormi huit heures. Après huit

heures de sommeil, moi, j'ai l'air d'en avoir dormi trois. Après trois heures, Gabi a l'air de revenir d'un week-end de thalasso. Je ne sais pas comment elle fait, et j'ai décidé de ne pas creuser, au cas où la réponse serait : la discipline.

Ce n'est qu'en plein vol que je m'autorise à penser à ma destination. Dubaï. Conférence de la paix numéro dix, et ma première, parce que ma prédécesseure, Barbara Müller, a pris sa retraite l'an dernier. Barbara était une femme remarquable, et l'une des rares ministres à avoir un homme à elle. Son Thomas était l'un des survivants du virus, et tous les deux vivaient dans une petite maison au bord du lac de Thoune que Barbara a toujours refusé d'échanger contre un appartement en ville, à Berne. « Je peux gouverner depuis la maison », disait-elle. « Et Thomas peut cuisiner depuis la maison. »

À trente ans, je suis la plus jeune ministre des Affaires étrangères que la Suisse ait connue depuis la fondation de la Confédération. Dit comme ça, c'est impressionnant. Vécu de l'intérieur, c'est être assise dans un avion en espérant que son assistante a emporté le bon discours.

Le vol dure six heures, et Gabi utilise chacune d'entre elles. Elle a emporté trois classeurs : les CV de toutes les ministres des Affaires étrangères, les consignes de protocole et les recommandations de restaurants à Dubaï. Le troisième classeur est le plus épais. « Les

priorités », dit-elle en surprenant mon regard.

Je lis les CV comme un roman, surtout parce qu'ils se lisent comme un roman.

Nia, Afrique. Cinquante-deux ans, trois enfants. A dirigé un camp de réfugiés au Kenya pendant la guerre, a participé après à la construction de l'Union africaine. Vingt ans de vie commune avec Adjoa, une médecin rencontrée dans un hôpital de campagne.

Leila, Émirats arabes unis. Quarante ans, une fille. Économiste, connue pour sa dévotion aux chiffres et pour apporter des statistiques plastifiées à chaque conférence. Sa compagne Farah est architecte à Abou Dhabi.

Mei, Chine. Trente-cinq ans, pas d'enfants. Experte en culture, a réformé l'industrie du cinéma chinois. Vit avec la chorégraphe japonaise Sakura ; à Pékin, elles passent pour le couple le plus éblouissant de la scène culturelle.

Irina, Russie. Soixante-sept ans, la doyenne du groupe. Parle peu, écoute énormément. Son dossier tient en un seul mot : veuve.

Emelie, Scandinavie. Trente-huit ans, sèche comme un martini, a numérisé l'État-providence scandinave. Mariée à Astrid, une biologiste qui étudie la parthénogenèse à l'université de Stockholm.

Yuki, Japon. Le milieu de la trentaine, ministre de la Technologie, parle plus bas que toutes les autres et se

fait entendre quand même. A développé la stratégie japonaise en matière d'IA. Pas mariée, pas d'enfants, une nièce qui veut devenir astronaute.

Hilda, Allemagne. Quarante-cinq ans. Mariée à Sven, quarante-sept ans.

Un homme à elle.

Je relis la phrase trois fois. Dans un monde où les hommes sont une espèce en voie de disparition, où les femmes représentent plus de quatre-vingt-dix pour cent de la population et où le taux de natalité mondial oscille entre un et un virgule cinq, cette femme a un homme à elle. Pas un homme de catalogue de donneurs. Pas un homme du week-end partagé avec trois autres. Un homme réel, vivant, quotidien. L'histoire derrière tout ça ne figure pas dans le dossier. Je me promets de ne pas lui poser la question, et je sais dans la même seconde que je la poserai.

À part Hilda et Barbara, je ne connais pas une seule ministre des Affaires étrangères qui vive avec un homme. Ce n'est pas que les femmes méprisent les hommes. La plupart n'en ont simplement jamais rencontré. Dans un monde composé à plus de quatre-vingt-dix pour cent de femmes, tomber amoureuse d'une femme est la chose la plus naturelle qui soit. Les rares hommes restants sont convoités, mais davantage comme ressource biologique que comme compagnon de vie.

Dit comme ça, c'est brutal.

C'est aussi la réalité.

Quant à la façon dont les enfants viennent au monde dans ce monde-là : depuis plus de dix ans, il existe une alternative à l'insémination artificielle avec sperme de donneur. La parthénogenèse. On persuade un ovule de se diviser sans le moindre spermatozoïde, et les enfants sont toujours des filles, chromosomes X uniquement, pas de Y. Grâce aux subventions publiques, c'est moins cher que la banque de sperme dans presque tous les pays, presque gratuit dans certains. Et pourtant, l'adhésion reste étonnamment faible. Les femmes veulent la variété génétique d'un donneur, peut-être même la petite chance d'avoir un garçon. Irrationnel, si on s'en tient aux chiffres. Mais le désir d'enfant n'a jamais été une affaire de raison.

Demandez à Gabi. Devant le nombre de donneurs, elle n'a pas réussi à se décider et a repoussé toute l'affaire de l'insémination pendant presque une décennie. C'était une belle époque. Chaque semaine, elle débarquait dans la kitchenette du bureau avec une nouvelle fournée de profils de donneurs, et on les notait ensemble comme sur une appli de rencontre, sans le risque que le type mesure en vrai dix centimètres de moins qu'annoncé.

« Celui-là a les yeux verts et joue du violoncelle. »

« Oui, mais regarde les oreilles. »

« Gabi, on ne voit pas les oreilles sur un profil. »

« Justement ! C'est ça qui est suspect. »

Pendant un temps, elle a eu un favori, parce que la fiche disait « cuisinier amateur et marathonien ». Trois semaines plus tard, elle l'a rayé de la liste : elle n'arrivait pas à s'imaginer élever un enfant capable de courir des marathons volontairement. « Qui s'inflige ça, Anna ? Quarante-deux kilomètres. Volontairement. Ce n'est pas un hobby, c'est un appel au secours. »

La fille qu'elle a fini par avoir, Simone, adore le théâtre et veut devenir actrice un jour, en Inde ou en Chine, parce que c'est là-bas que les meilleures réalisatrices se sont associées, ont bâti des écoles et ont hissé le cinéma à un niveau entièrement nouveau. Aux États-Unis et en Europe, c'est l'inverse qui s'est produit : plus de vraies actrices, seulement des interprètes générées par ordinateur à grand renfort de puissance de calcul. Simone trouve Hollywood ennuyeux. « Maman, c'est juste des ordinateurs », dit-elle à Gabi, et Gabi soupire, parce qu'elle adore en secret les vieux films Marvel où des hommes en costumes moulants sauvaient le monde.

Ironie de l'histoire.

L'aéroport de Dubaï m'impressionne, malgré toutes les images que j'avais vues avant. Les terminaux sont de petites villes : boutiques, restaurants, jardins entretenus avec une telle perfection qu'on se demande si les plantes

sont vraies. Elles le sont. Dubaï s'offre de vraies plantes dans un aéroport. En plein désert. D'une certaine façon, ça colle à un endroit qui a toujours fait de l'impossible un modèle économique.

Devant la cascade de la porte A, je dois m'arrêter. L'eau tombe de quatre étages dans un bassin illuminé, et des centaines de petites lumières descendent à l'intérieur de l'eau qui chute, si bien qu'on dirait qu'il pleut des étoiles. Je reste plantée là comme une enfant au musée et j'oublie tout pendant cinq minutes. Le discours. La conférence. La tache sur mon chemisier qui est très certainement du muesli de Jonas et que je cache depuis Zurich.

« Anna, la voiture est prête. » Gabi, ponctuelle comme un train suisse.

De l'aéroport, nous continuons, comme il se doit, en Bentley électrique. Ma conductrice, une jeune femme de vingt-cinq ans peut-être, au sourire plus large que la voiture, a emmené ses deux petites filles, sinon elle serait arrivée en retard. Elles sont assises à l'avant, toutes les deux dans un siège enfant surdimensionné, et gloussent à une fréquence que seuls les enfants de moins de cinq ans savent produire. Le genre de gloussement contagieux même quand on n'a aucune idée de ce qui est drôle. Probablement rien. Les enfants de cet âge rient de rien et de tout, et c'est peut-être la qualité la plus saine qu'on perde au cours d'une vie.

Nous faisons d'abord un détour par la crèche pour déposer les filles. Un bâtiment neuf aux murs végétalisés, une aire de jeux comme un parc d'aventures miniature, et comme il est déjà onze heures, le dépôt touche à sa fin ; à l'intérieur, des enfants réclament à grands cris le repas qu'on installe dans la salle à manger. Tout le bâtiment est en verre. Les parents peuvent passer à n'importe quelle heure et voir leurs enfants, et bizarrement, ça ne ressemble pas à de la surveillance. Ça ressemble à un salon ouvert où chaque femme est la bienvenue, même celle qui ne fait que passer.

« Mes filles ne font plus la sieste », bavarde la conductrice en se faufilant dans la circulation. « Tant mieux pour le soir, remarquez. Sinon elles sont debout jusqu'à neuf heures et veulent encore une chanson, encore un verre d'eau, encore une histoire. »

Eh oui. C'est pareil partout dans le monde. À Berne, à Dubaï, probablement sur la Lune, si des enfants y vivaient. Ils mangeraient de la poussière de lune et refuseraient de dormir.

La traversée de la ville est un événement en soi. Dubaï a changé depuis les années trente. Les façades dorées et tape-à-l'œil des années 2020 ont cédé la place à quelque chose de plus élégant : beaucoup de vert, beaucoup de verre, moins de « regardez comme nous sommes riches » et plus de « nous avons compris que la durabilité est sexy ». Les plus hauts immeubles du monde

sont toujours là, mais ils portent désormais des jardins verticaux et produisent plus d'énergie qu'ils n'en consomment. C'est du moins ce qu'affirment les brochures. Gabi, évidemment, en a lu une.

Le centre de conférences est posé sur une île artificielle en forme d'énorme fleur de lotus. Naturellement. À Dubaï, tout doit avoir la forme de quelque chose. Notre hôtel, juste à côté, a la forme d'une vague. Le restaurant d'en face ressemble à un coquillage. Je me demande si cette ville contient un seul bâtiment qui ressemble simplement à un bâtiment. Gabi photographie tout. Pour Simone, dit-elle. Simone veut savoir si Dubaï est « aussi dingue » que le prétend Internet. Oui, Simone. Dubaï est exactement aussi dingue qu'Internet, en plus chaud.

La chaleur me frappe comme un mur à la seconde où je descends de la Bentley climatisée. Quarante-cinq degrés à l'ombre, et l'ombre est à peu près aussi fréquente ici que les hommes : quasiment introuvable. Gabi, qui apparemment ne transpire pas parce que c'est une anomalie génétique, me tend un mouchoir. « On tamponne, on ne frotte pas. Ton maquillage. » Je tamponne. Mon maquillage est une cause perdue, mais c'est l'intention qui compte.

L'accueil est chaleureux et bouleversant. Deux cents déléguées de tous les continents, et j'ai l'impression que chacune d'entre elles veut me serrer dans ses bras.

Nia ouvre la marche. Grande, majestueuse, une voix capable de remplir la salle sans micro et une étreinte à faire craquer les os. « Anna ! Enfin, la nouvelle Suisse. Tu as l'air plus jeune qu'à l'écran. » Je ne sais pas si c'est un compliment ou un avertissement.

Leila m'accueille avec un plateau de dattes et une phrase : « Mange avant de parler. Les paroles creuses viennent des estomacs vides. » Elle est plus petite que moi, mais sa présence est immense. À sa ceinture pend une clé USB. « Mes statistiques d'urgence », explique-t-elle avec le plus grand sérieux. « Au cas où quelqu'un raconterait n'importe quoi et qu'il me faudrait des faits. » Elle me plaît immédiatement.

Mei me salue d'un signe de tête poli et dit, à voix basse : « J'ai lu ton profil. Impressionnant, pour ton âge. » Puis elle se retourne et disparaît. Mei est comme un chat : élégante, silencieuse, et on ne sait jamais vraiment si elle vous aime ou si elle vous tolère.

Irina ne dit rien du tout. Elle me regarde seulement, comme si elle me passait aux rayons X. Ses yeux sont d'un bleu pâle à la limite du gris, et elle cligne si rarement des paupières qu'on finit par se demander si elle n'a pas désappris.

Emelie me serre la main avec une poigne d'étau. « C'est toi, la nouvelle. Ne t'inquiète pas, la première fois, tout le monde pleure. La deuxième fois, plus que la moitié. »

Elle sourit. Je ne suis pas sûre qu'elle plaisante.

Et puis il y a Hilda. La ministre allemande me serre la main et sourit, un sourire chaleureux avec, en dessous, une couche que je n'arrive pas à nommer. De la mélancolie, peut-être. Ou de la fatigue. Ou tout autre chose. « Bienvenue, Anna. Ne te laisse pas intimider. Ici, la plupart ne mordent pas. » Puis, plus bas : « La plupart. »

Nia se penche vers mon oreille. « Hilda a un homme à elle. Tu le savais ? »

Je hoche la tête. « Et Adjoa, elle en pense quoi ? »

Nia rit. « Adjoa dit qu'un homme à la maison, ce serait comme un poisson rouge dans la baignoire. Joli à regarder, mais pour quoi faire ? » Elle me fait un clin d'œil. « On adore Hilda. Mais l'histoire avec Sven, pour la plupart d'entre nous, c'est un conte d'un autre temps. Fascinant. Pas à imiter. »

La conférence s'ouvre à quatorze heures, dans une salle si vaste qu'au dernier rang, il faudrait probablement des jumelles. Du verre et de l'acier, une tribune en bois clair, des cabines d'interprétation sur les côtés (même si l'IA traduit désormais en temps réel, plus vite et plus précisément que n'importe quel humain) et, au plafond, un lustre comme une galaxie de cristal. Deux cents chaises. Deux cents femmes. Deux cents histoires de vie. La climatisation tourne à un niveau que j'appellerais de la surcompensation arctique : quarante-cinq degrés dehors,

quinze ressentis dedans. Gabi a apporté un gilet.

Évidemment qu'elle a apporté un gilet.

Et puis le moment arrive. Mon discours.

Je suis debout au pupitre, deux cents paires d'yeux braquées sur moi, et j'ai les mains moites. La Suisse : le pays de la neutralité, du chocolat et des montagnes. Qu'est-ce que je vais raconter à ces femmes qui ont survécu à des guerres, reconstruit des pays, écrit l'Histoire ? Certaines d'entre elles, à mon âge, dirigeaient des camps de réfugiés ou rédigeaient des constitutions. Moi, à mon âge, j'ai trois enfants, une tache de muesli sur le chemisier et un discours que j'ai entièrement réécrit cette nuit, à une heure et demie du matin.

Je respire un grand coup.

« Chères collègues. Chères sœurs d'esprit. Je suis la benjamine de ce cercle, et je me demande si j'ai le moindre droit de parler de paix. Je n'ai jamais connu la guerre. J'étais une enfant quand le monde brûlait. Mon souvenir le plus ancien, ce n'est pas le bruit des bombes. C'est l'odeur de la fondue au fromage à Noël. »

Quelques rires épars. Nia sourit jusqu'aux oreilles.

« Mais c'est peut-être exactement ça, le point essentiel. Je suis la première génération qui ne s'est pas battue pour cette paix. Je suis née dedans. Et je vous le dis : ça me fait plus peur que n'importe quelle guerre. Parce que

celle qui ne s'est pas battue pour la paix la tient d'autant plus facilement pour acquise. »

Silence. Le genre de silence qui veut dire que les gens écoutent.

« Dix ans de paix. Et si nous sommes honnêtes, elle n'est pas venue parce que nous serions devenues plus sages. Elle est venue parce que le monde a changé. Parce que les femmes ont pris la tête. Pas parce que les femmes seraient de meilleures personnes. Ce serait probablement trop simple. Parce que notre manière de diriger est différente. »

Je regarde la salle. Deux cents visages qui écoutent.

« Il y a trente ans, on élisait les femmes qui débordaient de pouvoir et d'autorité. Des femmes qui devaient faire leurs preuves dans un monde qui ne leur appartenait pas. Aujourd'hui, nous élisons des femmes qui savent écouter. Des femmes qui ont des enfants. Des femmes qui savent ce que c'est d'être réveillée à six heures du matin par un garçon de huit ans qui demande pourquoi le ciel est bleu, et qui veut vraiment connaître la réponse. »

Rires légers.

« Le charisme, ce n'est plus un menton en avant et un poing sur la table. Le charisme, c'est l'empathie. Comprendre. Écouter. Le monde est gouverné par des mères,

des grands-mères, des sœurs, des compagnes. Et c'est peut-être pour ça que nous n'avons plus eu de guerre depuis dix ans. Pas parce que nous n'aurions plus d'armes. Parce que personne, autour de la table, n'a envie de s'en servir. »

Je parle de transparence, de la responsabilité des petits pays, de la façon de transmettre la paix à la génération suivante. Je parle de mes enfants : de Jonas, qui préfère le foot au tricot, et d'Elsbeth, qui porte son prénom démodé comme une couronne. Et je regarde les visages changer dans la salle. Je regarde le protocole tomber et quelque chose d'humain remonter à la surface.

Tout à la fin, je leur donne la seule définition de la paix en laquelle j'aie confiance.

« La paix n'est pas un état. La paix est une routine matinale. Se lever chaque jour, se brosser les dents, continuer. »

Trente minutes, et quand je termine, Nia applaudit la première. Puis les autres. Hilda me fait un signe de tête, lentement, avec un regard qui dit : bien joué.

Ça compte pour moi davantage que les applaudissements.

La pause café qui suit ressemble au premier jour dans une nouvelle école, sauf que tout le monde est plus gentil et que le café est meilleur. En dix minutes, Gabi a

noué trois nouveaux contacts et repéré les meilleurs restaurants de Dubaï Marina. Moi, je me tiens un peu perdue près de la fenêtre avec ma tasse, à regarder la mer, quand Leila apparaît à côté de moi.

« Bon discours. Pour une débutante. »

« Merci. Je crois. »

« Le coup de la fondue au fromage, c'était habile. L'humour désarme. » Elle sirote son thé. « Tu sais pourquoi j'apporte des statistiques plastifiées ? »

« Parce que tu es une obsédée des chiffres ? »

Elle rit. « Aussi. Mais surtout pour ça. » Elle pose sa tasse. « Les chiffres ne mentent pas. Les gens, si. Les discours, c'est joli, Anna, mais à la fin, ce qui compte, c'est ce qu'il y a dans les tableaux. » Elle sort une feuille plastifiée de son sac et la brandit. « Population mondiale : 4,7 milliards. Femmes : 92 pour cent. Hommes entre 18 et 40 ans : 3,1 pour cent de la population totale. » Elle laisse les chiffres se déposer. « Trois virgule un pour cent. Ce n'est pas beaucoup, Anna. »

« Non », dis-je à voix basse. « Ce n'est pas beaucoup. »

Leila range la feuille et se tait un moment.

« Ma mère », dit-elle ensuite, « était économiste. Comme moi. Elle m'a appris tout ce que je sais sur les chiffres. Les systèmes, les structures, la logique sous le chaos. » Sa voix baisse. « Elle est morte il y a huit ans. »

« Je suis désolée. »

Leila balaie ça d'un geste, mais le geste est trop rapide, trop sec. « Elle a été poignardée. Par un homme. Il était, comme on dit chez vous en Suisse, pris de folie. Il poignardait des femmes au hasard dans la rue, et ma mère se trouvait au mauvais endroit au mauvais moment. »

Je ne dis rien. Qu'est-ce qu'il y aurait à dire ?

« C'était l'un des derniers actes de violence commis par un homme aux Émirats », poursuit Leila. « Ensuite, ils ont durci la législation sur la sécurité. Ce qui ne me rend pas ma mère. » Elle regarde par la fenêtre. « Tu sais ce qui est absurde ? Les chiffres viennent d'elle. Les feuilles plastifiées, c'était son truc. J'ai continué, parce que quand j'utilise sa méthode, c'est comme si elle était encore dans la pièce. »

« C'est beau. »

« C'est triste. Mais merci. » Elle finit son thé. « Assez. Parle-moi de tes enfants. J'ai besoin de quelque chose de vivant, après tous ces chiffres. »

L'après-midi, groupes de travail. Économie, éducation, sécurité. Je suis dans le groupe éducation, c'est-à-dire deux heures de programmes scolaires avec dix-huit femmes de quatorze pays. Fascinant et épuisant à parts égales. Les déléguées scandinaves ont les meilleurs concepts, les Africaines les histoires les plus inspirantes,

et les Chinoises le plus grand nombre de diapositives PowerPoint. Mei, à elle seule, en a préparé quatre-vingts. Quatre-vingts diapositives. Pour un créneau de vingt minutes. Gabi me chuchote : « Cette femme ne dort pas. Elle powerpointe. » Je manque de m'étrangler avec mon eau.

Au dîner, je suis assise à côté de Nia. Le repas est spectaculaire, un mélange de cuisine arabe et internationale dressé avec tant d'art qu'on hésite presque à le détruire. Presque. Nia n'hésite pas. Elle mange avec un enthousiasme contagieux et, entre deux bouchées, parle de son pays.

« Tu sais quelle est la plus grande différence, Anna ? Pas la politique. Pas l'économie. Les filles. Il y a vingt ans, elles n'allaient pas à l'école. Aujourd'hui, elles y vont et ne rentrent plus, parce qu'après l'école elles veulent le club de sport, puis la chorale, puis les devoirs, et ensuite elles se plaignent que la journée est trop courte. » Elle rit, et le rire roule sur toute la table comme une vague.

Au troisième verre de vin, Nia se lève simplement à sa place, sans micro, et improvise un discours officiel qui met tout le monde en larmes. Elle raconte l'histoire d'une petite fille de son pays. Six ans, première année d'école. La petite est rentrée à la maison et a dit à sa grand-mère : « Grand-mère, aujourd'hui j'ai appris à lire. » La grand-mère a pleuré, parce qu'elle-même

n'avait jamais appris. Pour elle, petite fille, ce n'était tout simplement pas prévu.

« Et puis », dit Nia, « la petite est rentrée le lendemain et a dit : “Grand-mère, aujourd'hui j'ai écrit. Et tu sais ce que j'ai écrit ? Ton nom.” »

Toute la table pleure et rit en même temps, et je me dis : c'est pour ce moment que le long voyage valait la peine. La voix de Nia est plus basse maintenant, mais elle porte encore. « Et vous savez ce que cette petite m'a dit quand j'ai visité son école ? » Elle marque une pause. « Elle m'a dit : “Quand je serai grande, je veux être comme toi. Mais avec des cheveux plus longs.” »

Éclats de rire. Larmes. Nia se passe la main sur le crâne ; ses cheveux mesurent à peine deux centimètres. « Bon », dit-elle. « Pour les cheveux, j'y travaille encore. »

Après le dîner, alors que la plupart sont déjà remontées dans leurs chambres, Leila m'attrape par le bras. « Sauna ? »

Après douze heures de voyage, un discours, des groupes de travail et un dîner chargé en émotions, il ne me reste rien. Mon corps dit lit. Mon cerveau dit lit. Mes pieds, coincés depuis sept heures dans des chaussures neuves, hurlent lit. Mais Leila n'accepte pas les non. Elle a une façon de vous regarder qui n'admet aucune contradiction. Pas autoritaire. Plutôt comme une tante qui sait

exactement ce qui est bon pour vous.

Le sauna à vapeur de l'hôtel est opulent. Carrelage doré, eucalyptus, lumière tamisée et, dans un coin, une petite fontaine qui murmure pour elle-même. Les bancs sont d'un bois sombre qui est chaud avant même qu'on le touche. Les serviettes sont si moelleuses qu'on pourrait s'y enfoncer et ne jamais être retrouvée.

Leila a apporté des feuilles plastifiées.

Au sauna.

Des feuilles. Plastifiées.

« Qu'est-ce que c'est ? », je demande, alors que je devine la réponse.

« Les chiffres actuels de la population. Ventilés par continent, taux de natalité et ratio des sexes. » Elle les étale sur le banc comme une carte routière. « Plus la projection économique des cinq prochaines années et une analyse spéciale du marché des banques de sperme. »

Je la fixe. « Tu apportes des tableaux Excel au sauna ? »

« Ils sont plastifiés. Le papier supporte l'humidité. » Elle dit ça comme si c'était la chose la plus normale du monde. « Et puis le sauna, c'est le meilleur endroit pour une conversation honnête. Personne ne peut se cacher derrière quoi que ce soit quand personne ne porte quoi que ce soit. » Elle sourit. « Au sens propre comme au

## **Fin de l'extrait**

La suite de l'histoire d'Anna, d'Amira et des enfants  
dans l'édition complète :

*Paix mondiale · D. Rose*

Disponible en broché, relié et au format numérique.